

SUPPLÉMENT A
LA LETTRE NOVALIS 65



octobre-novembre 2016

HOFFMANN

L'ENNEMI DE LA MUSIQUE

C'est cependant une chose admirable que d'être si complètement musical, qu'on puisse exécuter joyeusement et d'une main légère les grandes masses que les maîtres ont élevées par des milliers de notes et des tons de divers instruments, sans éprouver l'impression douloureuse d'un ravissement passionné, les déchirements que causent les efforts impuissants. – On peut alors se réjouir de l'excellence d'une exécution musicale, et laisser éclater sans danger toute sa satisfaction. Je ne veux pas songer au bonheur d'être moi-même un virtuose ; car la douleur que j'éprouve de mon incapacité, dans un art auquel je me suis voué depuis l'enfance, serait encore bien plus profonde.

Mon père était certainement un excellent musicien ; il jouait assidûment jusque bien avant dans la nuit sur un grand piano, et quand il y avait un concert à la maison, il jouait alors de très-longs morceaux quand lesquels les autres l'accompagnaient un tant soit peu sur le violon, sur la basse, le cor et la flûte. Quand un de ces longs morceaux était achevé, ils s'exclamaient tous très-fort et criaient : – Bravo ! bravo ! quel beau concert, comme c'est achevé, comme c'est rudement joué ! – Et ils prononçaient avec respect le nom d'Emmanuel Bach.

Mais mon père avait fait tant de bruit et de tapage, qu'il me vint à la pensée que ce n'était pas là de la musique, car je songeais à certaines mélodies qui m'allaient au cœur, et je me mis à croire qu'il faisait tout cela par plaisanterie, comme aussi les autres applaudissaient et accompagnaient pour plaisanter à leur tour. Dans de telles solennités, j'étais toujours boutonné dans mon habit des dimanches, et j'étais forcé de rester assis sur une grande chaise, près de ma mère, sans parler et sans bouger. Le temps me semblait incroyablement long, et je n'aurais pas pu supporter cet ennui, si je n'eusse pris plaisir aux grimaces et aux mouvements comiques des joueurs. Je me souviens encore surtout d'un vieil avocat qui jouait toujours du violon tout près de mon père, et dont il disait toujours que c'était un enthousiaste exagéré fou pour la musique, qui au milieu de son amour pour le génie de Bach, de Wolff ou de Benda,

manquait sans cesse la mesure et n'attaquait jamais justement la note. – Cet homme-là est encore devant mes yeux. Il portait un habit couleur de prune avec des boutons d'or, une petite épée d'argent et une perruque poudrée d'où pendait une petite bourse noire. Il gardait un sérieux imperturbable dans tout ce qu'il faisait. – *Ad opus!* S'écriait-t-il lorsque mon père distribuait les morceaux de musique sur les pupitres. Puis il saisissait son violon de la main droite, et de la gauche sa perruque qu'il ôtait et qu'il accrochait à un clou. Alors il se levait, s'inclinant de plus en plus sur sa musique, et jouant avec tant d'ardeur que ses petits yeux devenaient étincelants et que les gouttes de sueur lui découlaient du front. Il arrivait quelquefois qu'il avait plutôt fini que les autres, ce dont il ne s'étonnait pas peu tout en regardant les musiciens, d'un air très-fâché. Souvent aussi il me semblait qu'il produisait des sons semblables à ceux que Pierre, le fils du voisin, arrachait à notre chat en découvrant en véritable naturaliste ses goûts cachés pour la musique, par une pression un peu forte de sa queue : expériences pour lesquelles il était de temps en temps rossé par mon père. (Je parle de Pierre.) – Bref, l'avocat couleur de prune, – il se nommait Musewius, – me dédommageait de l'ennui de mon immobilité, par ses bonds, son jeu et ses contorsions. – Une fois il causa une interruption dans la musique. Mon père s'élança de son piano, et tous les autres accoururent, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque fâcheuse catastrophe. En effet, il avait commencé par secouer doucement la tête et était arrivé jusqu'à un crescendo toujours plus violent qu'il avait accompagné de trépignements et de violents coups d'archet sur ses cordes. Mais ce n'était rien qu'une mouche ennemie, qui, restant avec opiniâtreté dans le même cercle, n'avait cessé de bourdonner autour de lui, et qui, chassée vingt fois, était retournée vingt fois se placer sur son nez ! C'est cette attaque répétée qui l'avait jeté dans le plus violent désespoir.

Il arrivait quelquefois que la sœur de ma mère chantât un air. Ah ! quel bonheur elle me causait. Je l'aimais passionnément, elle s'occupait beaucoup de moi et me chantait souvent de sa charmante voix qui pénétrait jusqu'au fond de mon âme, une foule de chansons délicieuses, dont je porte encore en moi le souvenir. C'était toujours quelque chose de solennel lorsque ma tante faisait sa partie dans un air de Hasse, de Traeta ou de quelque autre maître. Alors il n'était pas permis à l'avocat d'accompagner. Déjà tandis qu'on exécutait l'introduction, et avant que ma tante eût commencé, le cœur me battait et un singulier sentiment de joie et de douleur emplissait mon

âme ; je pouvais difficilement me contenir. Mais à peine ma tante avait-elle chanté un passage que je commençais à pleurer amèrement et que mon père me chassait de la salle en me disant des injures. Souvent mon père disputait avec ma tante à ce sujet, car elle prétendait que ma conduite ne provenait nullement de ce que la musique m'était désagréable, mais bien de l'extrême délicatesse de mes organes, qui s'affectaient facilement ; mais mon père me traitait d'imbécile qui, disait-il, beuglait d'ennui, comme un chien anti-musical. Ma tante trouvait un puissant motif, non pas seulement de me défendre, mais encore de m'attribuer un sentiment profond de la musique, dans une particularité qu'elle avait remarquée en moi ; en effet, quand par hasard mon père n'avait pas fermé son piano, elle me voyait occupé des heures entières à frapper des accords et à les écouter. Je penchais la tête sur le couvercle de l'instrument, et, fermant les yeux, j'étais dans un autre monde ; puis enfin je fondais en larmes sans savoir si c'était de plaisir ou de douleur. Ma tante m'avait souvent épié avec satisfaction, mais mon père traitait tout ce manège de folies enfantines. En général elle semblait peu d'accord avec lui sur beaucoup de choses et particulièrement sur la musique, elle admirait beaucoup les compositions des maîtres italiens qu'elle trouvait pleines de simplicité et d'éclat ; et mon père qui était un homme violent, traitait ce genre d'œuvre molle et indigne d'occuper une intelligence. Mon père parlait toujours d'intelligence, et ma tante toujours de sentiment. Enfin, elle obtint que mon père me ferait donner des leçons de piano, par un vieux chantre qui venait racler du violon dans le concert. Mais, mon Dieu, on vit bientôt que ma tante avait eu trop confiance en moi, et que mon père avait raison. Je ne manquais pas d'oreille et de goût pour la mélodie, disait le chantre ; mais ma gaucherie sans égale gâtait tout. Dès que je me mettais à étudier un morceau, je tombais involontairement dans mon ancienne habitude de chercher des accords, et je ne pouvais avancer. Je m'étais avancé avec une peine incroyable à travers plusieurs tons, jusqu'à un passage désespéré qu'on avait marqué de quatre croix, écrit en *E* dur comme je m'en souviens encore. Sur ce passage était écrit en grosses lettres *scherzando presto*, et lorsque le chantre le joua devant moi, il lui donna quelque chose de sautillant et de léger, qui me déplut. Ah ! que de larmes me coûta ce maudit *presto* ! Enfin, approcha le jour terrible où je devais donner devant mon père et ses amis la preuve de mon talent, je savais bien tout jusqu'à ce maudit *presto*. Un soir je me mis au piano, dans une sorte de désespoir pour jouer à tout prix, sans faute, le fameux morceau. Je ne sais comment il se fit que je jouai le

morceau sur un autre ton ; je ne manquai pas une note, mais le ton était différent, et il me sembla qu'il était beaucoup mieux ainsi, que de la façon dont le jouait le chantre. Je pris alors courage, et le lendemain je commençai bravement mon morceau, aux acclamations de mon père qui disait de temps en temps : – Je n'aurais pas attendu cela de lui !

Lorsque le *scherzo* fut achevé, le chantre me dit tout amicalement : – Eh ! c'était pourtant ce diable de ton en *E* dur ! Et mon père se tournant vers un de ses amis, lui dit : – Voyez-vous comme mon garçon se tire bien de l'*E* dur qui est si difficile !

– Permettez, mon cher, répondit celui-ci, c'était un *F* dur.

– Du tout, du tout ! dit mon père.

– Eh ! je vous assure, répliqua son ami. Nous allons bien voir.

Tous deux s'approchèrent du piano.

– Voyez-vous ! dit mon père d'un air triomphant en montrant le passage aux quatre croix.

– Et cependant le petit a joué en *F* dur, reprit l'ami.

Moi, je restais fort tranquillement, car je ne savais pas sur quoi ils disputaient. Mon père me fit recommencer. A peine eus-je joué quelques mesures, que sa main me tira les oreilles.

– Petit imbécile ! s'écria-t-il hors de lui. Je m'en fus en pleurant et en criant, et ce fut fait pour toujours de mes leçons de musique. Ma tante prétendit, il est vrai, que la facilité de jouer tout un morceau sur un autre ton était la preuve d'un véritable talent musical ; mais je crois moi-même maintenant que mon père avait raison de renoncer à me faire apprendre un instrument, car la raideur et la gaucherie de mes doigts s'opposaient à tous mes progrès.

Cette gaucherie doit éteindre jusqu'à la partie morale de moi-même, relativement à la musique. Ainsi je n'ai que trop souvent éprouvé du dégoût, de l'ennui, en écoutant des virtuoses célèbres, et tandis que tout le monde se pâmait d'admiration je ne pouvais m'empêcher d'exprimer mon opinion qui me livrait aux risées des gens de goût. Ne m'arriva-t-il pas semblable chose, lorsqu'un célèbre pianiste vint dans notre ville et se fit entendre chez un de mes amis.

– Aujourd'hui enfin, vous serez certainement guéri de votre inimitié pour la musique, me dit cet ami. L'admirable N*** vous enlèvera, vous ravira.

Je fus obligé, malgré moi, de me placer près du piano. Le

virtuose se mit alors à détonner de haut en bas, et à faire de terribles roulements dont la durée me donna des éblouissements ; mais bientôt un autre objet attira mon attention, et je regardai sans doute singulièrement dans l'intérieur du piano qui était ouvert, car à la fin de tout cet orage, mon ami me prit par le bras et s'écria : – Eh bien ! vous êtes tout pétrifié. Vous éprouvez donc enfin l'effet céleste de la musique ?

Je convins sincèrement que j'avais peu écouté le musicien, et que j'avais été absorbé par le spectacle des touches et des marteaux dont je suivais les mouvements rapides : et là-dessus tout le monde se mit à rire. – Que de fois il m'arrive d'être regardé comme un homme incapable de sentir quand je m'échappe de la chambre dès qu'on ouvre le piano, ou que telle ou telle dame prend la guitare pour accompagner son chant ; car je sais déjà que cette musique qu'ils font d'ordinaire, me donne des nausées et me gêne l'estomac. – Mais c'est là le malheur et ce qui me vaut les mépris du beau monde. Je sais bien qu'une voix, qu'un chant comme celui de ma tante, me pénètrent l'âme et excitent en moi des sentiments pour lesquels je n'ai pas de paroles ; il me semble que c'est l'expression de la félicité céleste, mais aussi il n'est point d'expression dans le langage terrestre, pour la dépeindre ; en entendant une telle cantatrice je reste muet et recueilli au fond de moi-même où résonnent encore les tons qui m'ont charmé, et c'est alors qu'on me traite de cœur froid et d'ennemi de la musique.

Juste en face de moi demeure le directeur des concerts qui fait exécuter chez lui, tous les mercredis, des quatuors dont j'entends jusqu'à la plus légère note ; car l'été, lorsque les rues sont calmes, mes fenêtres ouvertes, alors je m'assieds sur mon sofa, j'écoute les yeux fermés, et je suis rempli de délices. – Mais seulement durant le premier quatuor, car au second les sons ne se trouvent plus si bien soutenus ; et au troisième, je trouve la musique insupportable. Alors il faut que je m'enfue, et le directeur a bien souvent ri en me voyant m'échapper avec fureur.

Ils jouent souvent m'a-t-on dit, jusqu'à six ou sept de ces quatuors, et j'admire en vérité l'imagination extraordinaire, la vigueur musicale qu'il faut avoir pour exécuter et écouter consécutivement autant de musique. – Je tiens la même conduite dans les concerts, où souvent la première symphonie excite en moi un tel tumulte que je suis mort pour le reste. Oui, souvent les premières mesures m'ont causé un si grand transport, elles m'ont si puissamment ébranlé que je me lève pour distinguer toutes les

apparitions singulières dont je suis frappé, pour me mêler aux fantômes qui dansent autour de moi, et avec lesquels je me trouve appareillé, sous la même forme qu'eux. Il me semble alors que je suis moi-même la musique que j'ai entendue. Aussi je ne demande jamais le nom du compositeur. Que m'importe ? Je crois alors que ce bruit m'a excité au plus haut degré, et que, dans mon délire, j'ai composé tout cela.

En écrivant pour moi ces lignes, je tremble et je crains de me repentir d'avoir laissé échapper de mes lèvres l'aveu simple et naïf de mes sentiments. Qu'on rirait de moi en lisant ces pages !

Lorsque je m'échappe de la salle du concert après la première symphonie, ils se mettent à crier : – Le voilà qui se sauve, l'ennemi de la musique ! et ils me plaignent, car tout homme bien élevé prétend aujourd'hui avec raison qu'après l'art de saluer convenablement et l'art non moins nécessaire de parler de ce qu'on ignore, on doit aimer et cultiver la musique. Mon malheur à moi veut que cette jouissance me pousse dans les bois solitaires, où je me recueille aux accents des oiseaux, au murmure des torrents et au frémissement du feuillage. Cette difficulté que j'éprouve à comprendre la musique me fait aussi beaucoup de tort à l'opéra. Quelquefois sans doute, il me paraît qu'on y fait un tapage musical pour chasser l'ennui, à peu près comme on fait retentir les cymbales et les clairons devant les caravanes pour éloigner les bêtes féroces ; mais souvent aussi, il me semble que les personnages ne sauraient trouver d'autres accents que ceux de la musique pour exprimer leurs pensées, que l'empire des merveilles s'ouvre à leur voix, alors j'ai le courage de me soutenir dans le tourbillon où je me trouve jeté. A ces opéras-là, j'y viens et j'y reviens sans cesse ; ils s'offrent toujours à moi avec plus de clarté, et toutes les figures qui s'y montrent, devenues des amis, s'avancent vers moi avec bienveillance et m'entraînent dans leur vie brillante et magnifique. – Je crois que j'ai entendu, au moins cinquante fois, l'Iphigénie de Gluck. Les véritables musiciens rient certainement de cette folie et diront : « A la première fois, j'avais déjà tout compris, et à la troisième fois, j'en avais suffisamment. » Que voulez-vous, un mauvais démon me poursuit et me force à me rendre ridicule. Ainsi dernièrement à l'Opéra, au moment où je remarquais en moi-même que la musique était nulle et insignifiante, un voisin me poussa en disant : « Voici une situation admirable. » Et moi qui ne pouvais imaginer qu'il voulût parler d'autre chose que de sa place du parterre où nous nous trouvions, je lui répondis innocemment :

« Oui très-bonne, mais il y siffle un vent désagréable. » – L'anecdote se répandit bientôt dans toute la ville et il ne fut long-temps question que du vent qui sifflait dans l'opéra nouveau. – On rit encore de moi, cependant j'avais raison.

Croirait-on qu'en dépit de tout cela, il est encore un véritable musicien qui a conçu la même opinion que ma tante avait de mon organisation musicale ?

– Sans doute personne n'y attachera grande importance, quand je dirai que ce musicien n'est autre que le maître de chapelle Jean Kreisler, si décrié partout à cause de ses idées fantastiques ; mais je n'en suis pas moins fier qu'il veuille bien faire de la musique pour moi seul. Ce fut lui qui me dit dernièrement que j'étais semblable à ce disciple du temple de Saïs, qui semblait sans intelligence à ses confrères, et qui trouva cependant la pierre merveilleuse, que les autres cherchaient en vain. Je ne le compris pas, parce que je n'avais pas les œuvres de Novalis, auxquelles il me renvoya. J'ai envoyé demandé ce livre au cabinet de lecture, mais je ne l'aurai sans doute pas ; car c'est, dit mon ami, un ouvrage admirable, et sans doute on le lit beaucoup. – Mais non, on m'apporte à l'instant les œuvres de Novalis, deux petits volumes, et le bibliothécaire me fait dire que je puis les garder à loisir, attendu qu'ils restent toujours chez lui et que personne ne les demande. Je vais donc voir ce que c'est que ce disciple à Saïs, auquel on me compare.

L'ennemi de la musique, chapitre II des *Souffrances musicales du maître de chapelle Johannès Kreisler*, 1810,
Contes fantastiques de Hoffmann.



Ce supplément de la *Lettre Novalis* n°65 est
une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://novalis.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2016